

CASTOR

El. 8° Y

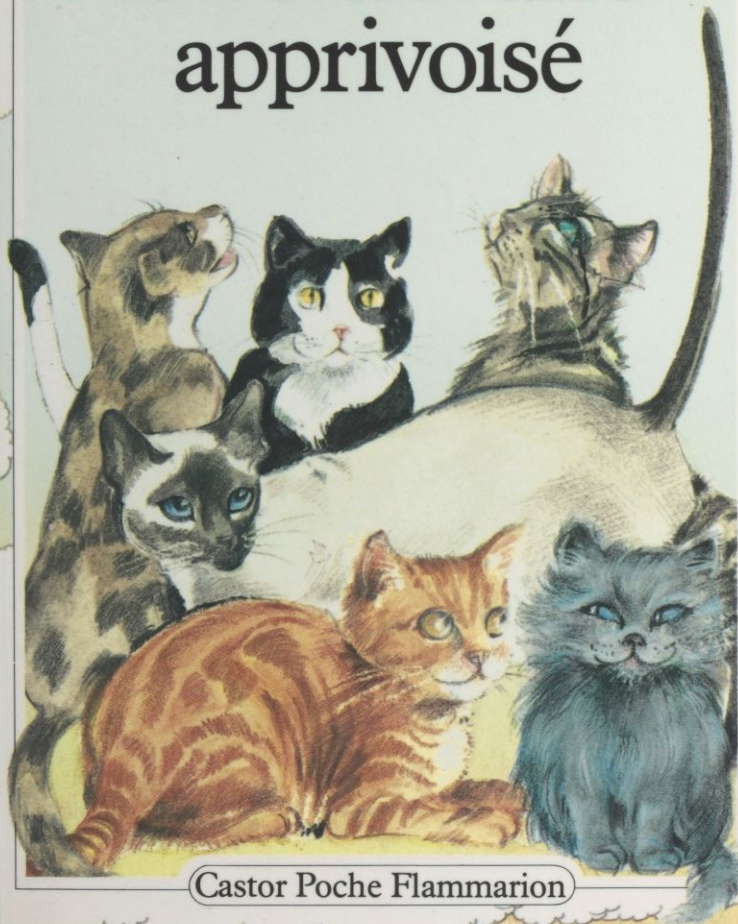
9866

(195)



CHARLETTE MUCHART

# le vétérinaire apprivoisé



Castor Poche Flammarion

le vétérinaire  
apprivoisé

EL 8°4  
9844  
(195)

DI - 18-09-1987 - 30126

**Castor Poche**  
**Collection animée par**  
**François Faucher et Martine Lang**

ISSN 0248-0492



**Une production de l'Atelier du Père Castor**

© 1987 Castor Poche Flammarion  
pour le texte et l'illustration

ARLETTE / MUCHART /

# le vétérinaire apprivoisé

823  
1.2



illustrations de  
SOLVEJ CRÉVELIER

Castor Poche Flammarion

**Arlette Muchard**, l'auteur, petite-fille du poète Henry Muchard, est née en 1939 dans un village des Pyrénées-Orientales.

Après des études secondaires à Lyon, elle décide de devenir vétérinaire, mais y renonce rapidement, n'acceptant pas de faire souffrir ses patients même pour leur bien... Puis elle fréquente, à Paris, successivement les facultés de lettres, de droit, de médecine et l'École du Louvre.

Son amour des animaux remonte à sa prime enfance. Déjà chez ses parents, elle ramenait tous les chats et les chiens abandonnés qu'elle rencontrait dans les rues. Ils lui inspirèrent ses premiers balbutiements d'écriture.

Mariée très jeune à un médecin, elle attendit longtemps la naissance de son fils tout en s'occupant des enfants de ses proches. A cette époque sa grande maison était toujours remplie d'enfants, de plantes et d'animaux. Elle réussit à faire cohabiter dix-sept chats, sept chiens, quarante cochons d'Inde, douze hamsters, un merle, deux écureuils, vingt bengalis, cinq poules, un couple de canards et quatre lapins...

Pour son fils et pour tous ses animaux, Arlette Muchard écrivit de petites histoires qu'elle leur lisait. Elle tenta également de leur faire aimer la musique. Elle réussit mieux avec les chats qu'avec son fils qui fit une véritable allergie à Mozart.

Elle exerça plusieurs métiers qui furent aussi pour elle des expériences. Elle désirait connaître d'autres vies, d'autres milieux que les siens, pour s'en inspirer dans ses écrits.

Aujourd'hui, toujours entourée d'autant d'enfants, d'animaux et de plantes, Arlette Muchard rédige avec passion, sur fond musical classique et romantique, des manuscrits dont quelques feuillets sont parfois dévorés ou mis en pièces avant relecture par les plus hardis de ses chers pensionnaires...

**Solvej Crévelier**, l'illustratrice, est née à Paris en 1947.

« Mon enfance, dit-elle, c'était davantage Andersen que Charles Perrault. A l'école primaire déjà, je dessinais dans la marge des cahiers. Maintenant je dessine enfin sur la page entière. Dessiner ce qui ne se voit pas : le vent, la joie, le chagrin, la nuit, l'amour..., c'est toujours un peu un défi. Mais quelle sensation grisante de faire naître tout cela avec un crayon, de rendre réel ce qui n'existait jusqu'alors que dans l'esprit et les mots d'un auteur...

« Lorsque j'ai fini les illustrations d'un livre, j'ai toujours une sorte de tristesse à quitter ses personnages qui m'ont accompagnée quelque temps. »

### **Le vétérinaire apprivoisé**

Je me présente : Marcel, persan bleu, un chat, quoi ! Seul au monde dès ma plus tendre enfance, je fus recueilli par une mignonne petite humaine, Émilie, qui n'avait pas de papa, mais seulement une maman, et c'était bien suffisant.

Las ! un jour un grand vétérinaire, ressemblant paraît-il à Tarzan, tenta de devenir son papa, et c'en fut fait de notre tranquillité.

Car comment accepter à la maison un vétérinaire sérieux comme un pingouin, avec la tête pleine de principes sur l'éducation des chats ? Bien sûr il avait un gamin charmant et une bonne grosse chienne, mais tout de même !

Nous avons lutté habilement, ma petite humaine et moi, dans le rire et les larmes, et je peux dire maintenant que nous sommes satisfaits...

## Chapitre 1

Je suis un beau petit chat tout bleu, mais oui, tout bleu. Je le sais car au moins une fois par jour, un humain s'écrie : « Oh ! quel beau petit chat tout bleu ! » Alors, forcément, si j'étais noir, blanc, gris ou tigré, ils ne diraient pas cela, les humains. A moins que les humains soient fous, ce qui expliquerait d'ailleurs assez bien leur curieux comportement, leurs gestes inutiles et leurs coutumes insensées. Quoi qu'il en soit, mes humains à moi sont très agréables.



Bien sûr, pour atteindre le bonheur parfait, j'ai dû ruser comme seul un chat sait le faire, et il reste encore quelques petits détails à revoir, mais ce n'est qu'une affaire de temps.

Le jour où je suis entré dans la maison de mes humaines, tout seul comme un grand, j'étais orphelin. Ma mère, une persane de salon qui n'avait jamais quitté son coussin doré que pour se rendre à sa gamelle d'un pas nonchalant en passant par son bac à sciure sans en avoir l'air, s'était pourtant faufilée dans le garage par une nuit sans lune pour y rencontrer un affreux et vulgaire matou des rues entre la B.M.W. rose de son humaine et la B.M.W. grise de son humain. Ses deux humains l'avaient surprise au petit matin, vautrée dans une flaque de graisse, épuisée mais ravie. Affolés, ils avaient fourré la fautive dans un petit panier d'osier orné de pompons

et l'avaient apportée chez le vétérinaire, chargé de la triste mission de détruire à coups de piqûres les petits monstres qui, sans doute, se développaient déjà dans le ventre bleu de leur persane chérie.

Las ! le brave homme n'avait probablement pas fait assez de piqûres, car, très exactement soixante-quatre jours après l'aventure du garage, je naquis, moi, tout seul et tout bleu comme Maman, sur le coussin doré.



Les deux humains de ma mère poussèrent alors des cris inhumains. Chacun d'eux ordonna à l'autre de noyer « cette ignoble petite chose » : moi. Puis s'en allèrent, dans le *broum broum* fumant de leur B.M.W., chacun persuadé que l'autre s'occupait de la vilaine besogne.

Bien que persane, ma mère était tout de même une chatte et elle comprit très vite que si elle voulait conserver un souvenir vivant de ses brèves amours, elle devait renoncer à son coussin doré. Elle me prit donc dans sa gueule bleue pour refaire tristement le parcours qui l'avait conduite deux mois auparavant jusqu'à mon fugueur de père.

Elle savait que, cette fois, aucun galant aux pimpantes moustaches ne l'attendrait dans un recoin du garage, mais aussi qu'en l'absence des voi-

tures, la porte donnant sur la rue restait ouverte. Elle partit alors au hasard le long des rues, insensible aux humains qui la dévisageaient en s'écriant : « Quelle superbe chatte bleue ! », ou à ceux qui passaient sans la voir, ou encore à ceux qui la poussaient méchamment d'un coup de pied.

Elle marchait droit devant elle à la recherche d'une bonne cachette pour elle et son marmot : moi. Elle la trouva à des kilomètres de là, au milieu d'une décharge publique, et installa notre modeste petit nid dans le tambour d'une vieille machine à laver abandonnée.

La vie était rude dans la décharge, et ma pauvre mère se trouvait bien loin de son coussin doré, de sa gamelle toujours pleine de filets de poisson ou de viande. Pour survivre, elle se battait chaque nuit autour

d'une poubelle avec les chats du quartier, une horde de mendiants affamés aux oreilles à demi déchiquetées et à la mine patibulaire.

Moi, je grandissais vite en tétant les belles mamelles bleues et en ronronnant innocemment. Bientôt, je pus me dresser dans notre tambour et passer le nez à la lucarne de notre machine à laver.

Pendant ce temps, les humains de ma mère, désespérés, inondaient la ville d'affiches prometteuses : « Très forte récompense à qui ramènera notre chatte persane », embouteillaient les lignes de la S.P.A. par leurs appels téléphoniques incessants et exaspéraient la gendarmerie par leurs continuelles visites. Ils voulaient convaincre les gendarmes d'effectuer une perquisition dans chacune des caves de chacune des maisons pour

retrouver leur persane, probablement prisonnière d'abominables malfaiteurs.

Les jours passaient et plus je devenais fort et joyeux, plus ma mère perdait son air majestueux et ses poils bleus. Elle, une persane de salon, ne pouvait s'accoutumer à cette pauvre vie de chatte de décharge pleine de bagarres et d'odeurs nauséabondes. Chaque jour, elle errait des heures entières au milieu des immondices, à la recherche d'un petit coin propre pour faire décentement son pipi de persane. Puis elle étalait les longs poils bleus qui lui restaient sur un vieux pneu pour profiter un peu du soleil, mais au bout de quelques minutes elle renonçait aussi au soleil, ne pouvant supporter davantage les allées et venues des chiens galeux qui fouinaient dans la décharge en com-

pagnie d'humains tout aussi galeux, recouverts de vêtements en loques. Ma mère dépérissait.

Elle serait sûrement morte si, un matin de juin, la fourgonnette des gendarmes ne s'était arrêtée devant notre décharge. Les humains en uniforme avaient déambulé un bon moment, cherchant sans doute, eux aussi, un petit coin propre pour faire leur pipi de gendarmes. Ils remontaient déjà dans leur fourgonnette lorsque l'un d'eux aperçut ma mère :  
– Oh ! une chatte bleue ! C'est sûrement celle de ces cinglés qui révolutionnent le pays parce qu'ils ont perdu leur gentille minette !

Ma mère avait marqué une légère hésitation, m'avait jeté un coup d'œil attristé puis s'était laissé embarquer dans la fourgonnette sans paraître s'offusquer des remarques désobli-





geantes que ces humains se permettaient :

– C'est ça, une persane ? Franchement, je préfère le tapis usé de mon couloir à cette persane toute mitée.

Moi, accoudé à la lucarne de ma machine à laver, je suivais la scène de mes yeux bleus sans comprendre encore que ma mère m'abandonnait pour un coussin doré.

L'absence prolongée de ma mère ne commença à m'inquiéter que plusieurs heures après son départ. Puisqu'elle ne revenait pas, je décidai de me risquer hors de mon tambour.

Fermant les yeux et retenant ma respiration, je sautai sur l'herbe humide qui entourait notre machine à laver.

Ce premier contact avec notre planète ne me plut guère. Je tenais mal sur mes pattes, pourtant, j'en avais

quatre comme tous les chats, persans, semi-persans ou autres. J'essayais d'adopter le pas nonchalant de ma mère, son allure princière mais, malgré tous mes efforts, je ne marchais pas, je pataugeais.

Assis sur mon derrière, je me demandais comment un chat apprend à marcher lorsqu'un grand chien noir aux crocs menaçants se rua soudain sur moi. En deux secondes, j'avais



rejoint ma machine à laver. Je bondis dans mon tambour comme un grand chat.

Le chien, hébété, regarda de tous côtés, cherchant une explication à ma disparition plausible pour son cerveau de chien. N'en trouvant pas, il leva la patte sur ma demeure et partit au petit trot renifler un de ses camarades qui flânait à plusieurs mètres de là.

Moi, terrorisé et complètement aplati au fond de mon tambour, je sentais ma joie de vivre me quitter peu à peu. Au fil des heures, je devins un petit chat à moitié persan, certes, mais totalement malheureux et affamé.

Ce fut la faim qui me fit dire adieu pour toujours à mon tambour. A la nuit tombée, quand ces nigauds d'humains et de chiens ne voient plus rien

et que nous, les chats, faisons des cabrioles, je sortis de mon repaire. Tout d'abord, je partis en titubant encore un peu vers la poubelle mais, de loin, je ne vis que des chats furieux et ébouriffés se battant pour une arête de poisson ; je rebroussai chemin rapidement et me dirigeai vers la ville.

Mon premier étonnement en arrivant dans les rues fut de me voir dans les vitrines. C'était moi, ce minuscule petit tas de poils bleus se reflétant au milieu de casseroles gigantesques ou de ridicules vêtements d'humains ? Je me fis des grimaces pour me convaincre : oui, c'était bien moi, j'étais tout petit petit, tant pis.

Mon deuxième étonnement me vint d'une petite souris qui, me croisant, prit des mines effarouchées et s'enfuit comme si elle avait vu le diable.

Donc, je n'étais pas si petit que ça. Cette idée me redonna un peu de courage et j'entrai d'un pas assuré dans une maison. J'en ressortis aussi vite, poursuivi par un balai, mais avec une escalope bien serrée dans ma jolie petite gueule de presque persan.

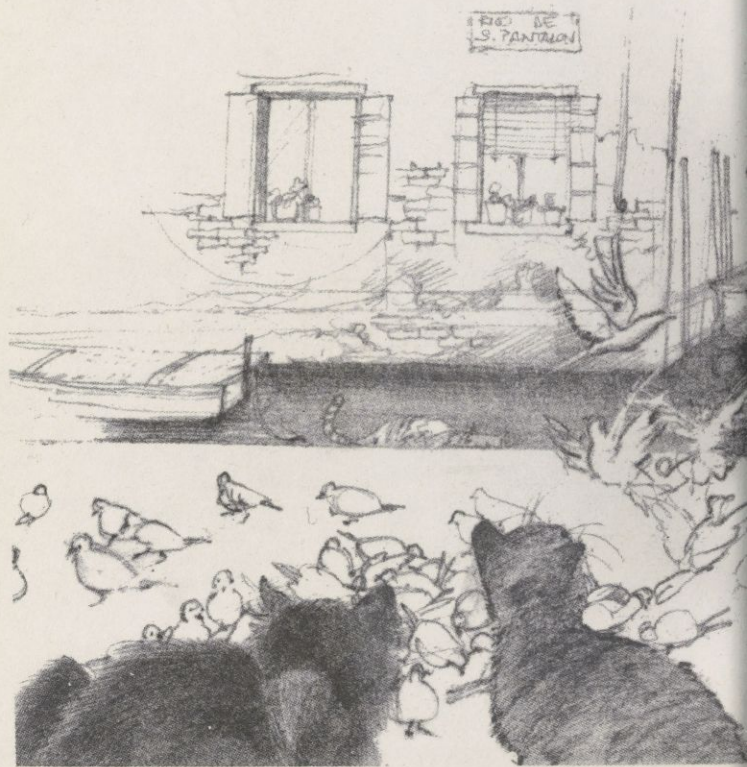
Je mis trois jours et trois nuits à traverser la ville, me cachant de-ci de-là sous une voiture, derrière une porte cochère ou une poubelle. Quelques humains tentèrent de m'attraper, mais leurs intentions ne me paraissaient pas très claires et je m'esquivai d'un bond.

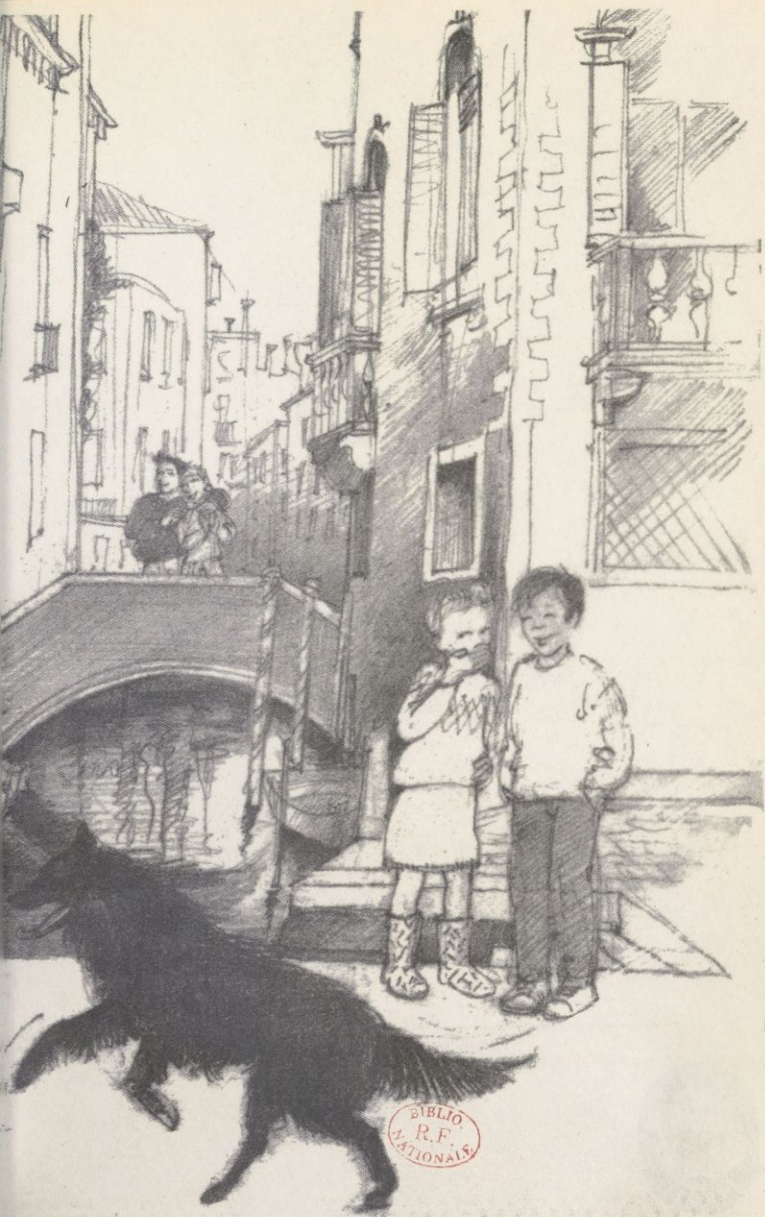
Une petite humaine aux longues tresses brunes me donna du lait en criant, évidemment : « Oh ! le beau petit chat bleu ! » Elle me caressa, elle était douce, j'aurais aimé rester avec

elle, mais elle m'avoua très vite que ses humains de parents ne voulaient pas de chat « parce que les chats sentent trop mauvais ». Et eux, donc !

C'est ainsi, en marchant au hasard, que j'arrivai devant la maison des humaines qui allaient devenir mes humaines. La grille du jardin était ouverte, aucun museau de chien ne pointait à l'horizon, j'entrai. La porte de la maison était également ouverte, de même que toutes les fenêtres. De l'une d'elles s'échappait une alléchante odeur de poulet rôti. Je pris mon élan et bondis.

Je pensais atterrir dignement sur le rebord de la fenêtre, c'était raté. Je me retrouvai sur mon derrière et sur le carrelage rouge d'une grande cuisine. Le poulet rôti était là, sur une table. Près de la table, une toute





BIBLIÓ.  
R.F.  
NACIONALIS